

Thierry Laget

Pour moi la vie va commencer

À une pipelette qui, sur la plage de Cala Gogo, avait remarqué que ma mère était enceinte et me demandait si j'aimerais mieux avoir une sœur ou un frère, j'avais répliqué ce mot piteux (qu'on ne jugea attendrissant que parce qu'il tombait de la bouche d'un garçon de trois ans et qu'on me répéta ensuite narquoisement quand je ne m'intéressais plus qu'à Olivier Messiaen) : « Moi, je préférerais un tracteur ou un Johnny Hallyday. »

J'évite, en général, de trop attirer l'attention sur mes imperfections, quand bien même elles crèvent les yeux ou qu'il y a prescription. La vérité, c'est que, après une telle sortie, on aurait dû m'administrer une fessée – mais la permissivité et le relativisme avaient, je présume, déjà entrepris leur travail de sape dans nos mœurs en attendant que n'importe quelle crétinerie trouve droit de cité en lieu et place des plus hauts ouvrages de l'esprit. Je dois à cette même vérité de rapporter l'anecdote qui, me plaçant sous un éclairage peu flatteur, est un témoignage de première main sur une époque pas tout à fait révolue, et une leçon inaugurale de philosophie dans le bac à sable.

Sans doute, ce qui avait fait ce jour-là s'esclaffer la plage était la question de l'incongruité physiologique, mêlée à celle des ravages de la société de consommation sur un esprit naïf : et chaque baigneur d'imaginer ma mère qui sortait de la maternité porteuse d'un couffin garni d'un Massey-Ferguson de trente chevaux-vapeur ou d'un chanteur yéyé qui glapissait en se déhanchant et en brisant les chaises ! Il y a de quoi rire, en effet, et il faut que je me gouverne pour ne pas, moi aussi, me rouler par terre.

Pour le tracteur, je m'explique mal comment l'idée m'en était venue : le goût des moteurs, peut-être, dont les enfants contrefont à plaisir de la bouche pétarades et explosions, selon ce que Philippe Ariès nomme un « *esprit d'émulation* » « *qui les pousse à imiter les procédés des adultes, en les réduisant à leur échelle* », ou l'attrance pour les couleurs vives dont les fabricants badigeonnent le matériel agricole plus volontiers qu'ils ne le cachent sous la tenue de camouflage qui, à mon avis, siérait mieux. Je constate que, malgré mon ignorance de certains arcanes, j'avais néanmoins eu pitié de ma mère, car j'aurais pu commander une moissonneuse-batteuse, dont la livraison eût été autrement délicate. Le bon sens est inné.

Ce qui paraît plus assuré, c'est que je me représentais les mystères de cette nativité (qui n'évoquait pour moi rien que l'image d'un poupon rose allongé sur la paille de la crèche, Jésus étant mon véritable, unique et perpétuel petit frère) comme une réplique de la liste du père Noël – il suffisait d'y inscrire les jouets que l'on convoitait, sans trop forcer sur la quantité ni sur la qualité, et l'on était immanquablement gâté le 25 décembre au matin.

Je suppose que j'exprimais en même temps mon dégoût à l'idée qu'un frère ou une sœur, qui ne pourrait être qu'un importun, allait prendre ma place dans les bras de ma

mère, et m'en chasser à tout jamais, quand, juché sur le siège d'un tracteur, je parcourrais mes terres à vitesse modérée, non plus blotti dans le giron maternel, mais dominateur, hautain et protecteur, à l'air libre ! Je ne mentionne ces hypothèses que par acquit de conscience et, sans prendre parti, pour alimenter le débat. D'ailleurs, la naissance de ma sœur, quelques mois plus tard, désarma mes préventions et rendit la question oiseuse.

Pour Johnny, cependant, je vois mieux quels détours avait suivis ma pensée. J'avais un oncle à peine plus âgé que mon frère aîné, mais qui nous affranchissait tous deux, nous renseignant sur les chanteurs, les acteurs, les skieurs et les motocyclistes. Comment, dans son village auvergnat où le bazar ne vendait que quelques trente-trois tours d'Aimable ou de Jean Ségurel, avait-il connaissance en avant-première des nouveautés de Nashville et de Liverpool ? Il faut croire qu'il avait des antennes orientées dans la bonne direction. Grâce à elles, nous devons entendre les Beatles dès *Love me do*. Grâce à elles, nous devons faire un hymne des *Élucubrations* d'Antoine, bien qu'elles proposassent d'enfermer Johnny « *dans une cage à Medrano* » — la rivalité entre les deux chanteurs était alors aussi éclatante qu'autrefois celle de Charles Quint et de François I^{er}. Grâce à elles, enfin, nous devons savoir avant des gens en théorie mieux informés que nous — le général de Gaulle, le ministre Fouchet ou le préfet Grimaud — que les étudiants allaient tenter de faire la révolution au théâtre de l'Odéon. Et c'est à lui, sans doute — lui qui était notre véritable idole, lui qui racontait avoir diffusé par le haut-parleur de son Teppaz, sous les fenêtres de la jacassante Clémence, une chanson de Johnny qui braillait « *Tu parles trop, j'entends du soir au matin les mêmes mots, toujours les mêmes refrains* », lui qui, pendant des années, punaisa aux murs de sa chambre des posters du même chanteur tour à tour accoutré en soldat (le béret plié en deux sous l'épaulette), en hippie à fleurs, en cow-boy à franges, posant devant les cactus saguaros de l'Arizona, au guidon d'une Harley-Davidson ou à côté de Sylvie Vartan, l'un et l'autre affublés du même costume en toile de jean cloutée —, c'est donc à lui que nous dûmes d'acquérir, outre cette iconographie, une exhaustive épistémologie johnnyistique.

Voudrais-je aujourd'hui omettre que j'adulai jadis ce chanteur, que la probité m'imposerait de combattre cette tentation : point de falsification auto-hagiographique, point de réécriture de l'histoire à dessein de la rendre plus conforme aux inflexions que, par la suite, ont suivies mes goûts élitaires, car il y avait déjà, dans le premier disque de Johnny qu'on m'a offert, tout ce qui devait conduire le bambin que j'étais du côté des prolégomènes, des causes premières, du γῶθι σεαυτόν. C'était un quarante-cinq tours dont j'ai longuement observé la pochette pendant que la galette girait sur l'électrophone : et ce mouvement rotatoire autour d'un pivot chromé était une parfaite introduction à la cosmogonie. Du reste, il est bien question, çà et là chez Pythagore, de « *la musique des sphères* », et si, peut-être, le philosophe de Samos n'imaginait pas un microsillon en révolution sur la platine d'un tourne-disque, il faut admirer l'à-propos avec lequel le progrès technique a fini par lui donner provisoirement raison (en supposant qu'on accepte de nommer « musique » ce que crachait le pavillon du pick-up).

Cependant, la variété de ces années-là avait je ne sais quoi de ferroviaire : il semblait que, avant de se consacrer à la chanson, ces artistes avaient accompli toute une carrière de garde-barrière, car la rythmique de leurs plus grands succès ressemblait à ce que l'on entend quand le train prend de la vitesse au sortir de la gare, et que, d'aiguillage en

aiguillage, il fonce au milieu des champs et des bois qu'illumine son trait de lumière. Là encore, c'étaient des roues d'acier qui tournaient sur les rails. Jacques Offenbach, dans la « *ronde des chemins de fer* » du *Roi Carotte* ou Arthur Honegger dans *Pacific 231* ont retranscrit cet élan, que le *twist* a lui-même capté, à son échelle. Écouter ces chanteurs, c'était partir en voyage avec des gens qui avaient des fourmis dans les jambes et ne tenaient pas en place.

Le titre vedette du super quarante-cinq tours résonne aujourd'hui à mes oreilles comme le cri d'un Rastignac yéyé : « *Pour moi la vie va commencer* », chantait Johnny juché sur son cheval, dans un film dont il était le héros, et lancé aux trouses des manades, en compagnie de ses amis les gardians – qu'on reconnaissait à leurs valergues de feutre, à leurs bottes à éperon, à leur pantalon en peau de taupe –, traversant des fleuves ou des bras de mer, avec de l'eau jusqu'à la ceinture et avant de partir au galop dans les rizières, éclaboussant de joie la caméra, le cinéma, le spectateur. Ah ! la liberté, comme elle était belle et généreuse, la liberté, comme elle était jaillissante, comme elle dégoulinait ! C'était la chanson de *D'où viens-tu Johnny ?*, film dans lequel Jean-Philippe Smet (qui était à Johnny ce que Jean-Baptiste Poquelin fut à Molière) se recomposait une origine fantasmée en Camargue. Ainsi étaient inscrites sur la pochette du disque deux des trois questions que pose Gauguin dans un fameux tableau : mais la réponse à la troisième (« *Que sommes-nous ?* »), résumant passé et futur, découlait de l'exploration de celles qui étaient formulées, car, pour savoir ce que l'on est, il faut sans doute savoir d'où l'on vient et où l'on va, puisque, dans la triangulation de notre royaume intérieur, le présent n'a que l'épaisseur que confère à l'instant déjà disparu les perspectives du passé et de l'avenir. Les paroles de la chanson (écrites par Jean-Jacques Debout) en rajoutaient dans cette thématique existentielle : il y était question d'un « *cœur d'enfant* » conservé dans un pays par le soleil et le vent (c'est-à-dire un enracinement dans ce qui est par définition fugitif, une origine dans ce qui brille et souffle indistinctement partout). « *Pour moi la vie va commencer et mon passé sort de l'oubli* » : c'est le mouvement même de la création proustienne, qui fait de la résurrection du passé, sous la forme de la littérature, une vie plus intense, plus belle, plus vraie que celle qui a été laborieusement vécue.

Tout ce que j'ai préféré ensuite était déjà là : la chemise rouge déchirée, le pantalon blanc (le même que Steve McQueen) que portait le chanteur, et que je n'eus de cesse de réclamer à ma mère, laquelle répliquait logiquement qu'à mon âge c'était trop salissant. On voyait Johnny, de trois quarts, dans la pose d'un homme qui, jambes écartées, tend le bras gauche en avant pour prendre la visée et replie le droit en arrière pour décocher un caillou, image d'un dynamisme irrésistible, d'une élégance et d'une grâce que je n'ai retrouvées, ensuite, que sur les flancs de vases grecs à figures noires ou rouges, ou dans la statuaire antique, car c'est la position exacte d'innombrables lanceurs de javelot ou du Gladiateur Borghèse du Louvre. Et dans le film, rebondissant sur sa monture, une main tenant les guides rassemblés, l'autre pendant nonchalamment le long du corps, il évoquait encore des références antiques, les statues équestres de Marc Aurèle, du Colleone, ou celle de Vercingétorix sur la place de Jaude, à Clermont, et je n'aurais pas été surpris, des années plus tard, visitant les temples de Delphes, de voir inscrits sur leurs frontons non plus « *Connais-toi toi-même* », mais tantôt « *D'où viens-tu Johnny ?* », tantôt « *Pour moi la vie va commencer* ».

Il y eut d'autres rengaines mémorables, à commencer par « *Pas cette chanson* », qui devait avoir, pour les intermittences du cœur, autant de prestige que la sonate de

Vinteuil, ou « Retiens la nuit » (« *pour nous deux jusqu'à la fin du monde* »), plainte sur la fuite du temps digne d'Horace (en fait écrite par Aznavour) et véritable eschatologie que Johnny chantait dans sa cuisine en grattant une guitare, tandis que Catherine Deneuve, à qui s'adressait sa supplique, prenait dans le Frigidaire une branche de céleris et l'une de ces bouteilles de lait en verre qui mettaient Mendès-France en appétit, mais aucune ne me parut jamais plus beau cri de ralliement que ce premier quarante-cinq tours, car, pour moi aussi, à l'âge que j'avais, la vie allait commencer, et c'était là le générique de début. Aujourd'hui, je me demande quel sera celui qu'on jouera pour la fin. J'ai une idée sur la question, mais, vaguement superstitieux, me refuse à être trop précis.

Thierry Laget est né à Clermont-Ferrand en 1959. Auteur d'une vingtaine de livres, romans, essais autobiographiques, nouvelles, etc. Aussi traducteur de l'italien. Parmi ses dernières publications : *La Lanterne d'Aristote*, roman (Gallimard, 2011) ; *Atlas des amours fugaces* (L'Arbre vengeur, 2013) ; *Le ciel est un grand timide*, éphémérides (Fario, 2016). À paraître, un recueil de nouvelles : *Dix manteaux rouges* (Gallimard, 2017).